Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 51/1960 (1960)

Artikel: L'introduction des langues modernes au gymnase classique
Autor: Cantin, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-114809

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PREMIÈRE PARTIE

L'introduction des langues modernes au gymnase classique

L'école est une gardienne de la tradition. Les maîtres, naturellement, transmettent aux générations suivantes ce qu'ils ont appris eux-mêmes et, le plus souvent, selon la méthode qui fut celle de leurs propres études. Pourtant, malgré cette stabilité qu'on lui reproche parfois, l'école évolue sans cesse. Même sans le vouloir ou sans s'en rendre compte, elle s'adapte aux circonstances et au rythme de la vie. Le moule semble toujours identique, où les hommes de demain viennent se former à l'image de ceux d'autrefois, et cependant on peut y observer des modifications continuelles. L'école étant au service des hommes, elle suit leur marche avec sympathie et avec prudence, en tâchant de maintenir les valeurs qu'elle juge essentielles.

Dans le stade actuel de l'évolution qui, incessamment, entraîne l'humanité, on peut, semble-t-il, noter trois faits remarquables : la facilité des communications, qui multiplie les échanges avec ceux qu'on appelle encore des étrangers mais qu'on ne peut plus ignorer ; le prodigieux développement de la science, surtout en mathématiques et en physique et son orientation vers la technique et l'industrie ; le cosmopolitisme de la science qui, exclusivement européenne il y a quelques années, s'est maintenant déplacée vers d'autres centres, à l'est et à l'ouest, avant de conquérir la masse des peuples nouveaux.

Un tel bouleversement exige naturellement de l'école, particulièrement au degré secondaire, une adaptation. La solution qui s'offre immédiatement à l'esprit, la plus simple et la plus facile, est d'ajouter au système classique traditionnel, basé sur l'étude des langues anciennes, des sections nouvelles, qu'on appelle scientifiques quand elles s'appuient sur l'étude des mathématiques et autres sciences, modernes, quand elles sont orientées surtout vers l'étude des langues vivantes. Ces nouveaux systèmes d'études, tenus d'abord dans un certain mépris,

gagnent peu à peu en estime et en importance parce qu'ils sont plus accessibles au grand nombre et paraissent mieux adaptés aux exigences de la vie moderne. A cela s'ajoute un facteur d'ordre social et psychologique : les parents qui appartiennent aux classes populaires hésiteront à engager leurs enfants dans les études classiques où entrent naturellement les fils des magistrats, des médecins et des avocats, mais se décideront plus facilement pour une section moderne ou scientifique.

Cette solution, qui semble idéale et toute naturelle, par l'adjonction au gymnase classique de nouveaux types d'études, comporte, en fait, plusieurs inconvénients. Elle est cause, d'abord, d'une désagrégation du gymnase. Alors que, suivant la tradition, le gymnase est le lieu de la formation générale, humaine et désintéressée, avant la spécialisation qui vient plus tard à l'Université, on y introduit ainsi prématurément, surtout dans la section scientifique, une tendance unilatérale et utilitaire. Quand les sections et les orientations diverses se multiplient, on ne sait plus ce que recouvre le mot gymnase et les représentants des écoles qui portent ce nom en viennent à se demander sur quel terrain commun ils pourront désormais se rencontrer. En outre, si on pense devoir créer au gymnase des sections nouvelles pour répondre aux exigences modernes de la vie, c'est avec l'idée que le système classique et traditionnel n'est plus adapté à notre époque : mais alors, la solution est très incomplète, puisqu'elle n'apporte aucune réforme aux types anciens qu'on estime dépassés. Inversement, si les études classiques basées sur les langues anciennes gardent leur valeur, il est regrettable de n'en pas faire bénéficier tous les élèves du gymnase et, de fait, on s'efforce depuis quelques années de donner quand même aux élèves des sections nouvelles la culture que comportent les études gymnasiales et que traditionnellement on puisait dans la discipline des langues anciennes.

La fidélité aux langues anciennes n'est pas nécessairement la marque d'un esprit rétrograde et n'implique pas de soi qu'on méconnaisse l'évolution moderne de la culture occidentale. Il fut un temps où le latin était la langue maternelle des esprits cultivés et on sait que Montaigne, par exemple, dans les moments de vive émotion, exprimait ses sentiments et ses réactions instinctives en latin. Jusqu'au siècle passé, le latin était demeuré la langue commune des savants. A l'heure actuelle, des efforts sont déployés de divers côtés pour rendre au latin ce rôle de langue internationale au service des esprits que séparent les barrières linguistiques. La chose en soi ne serait pas impossible, mais elle ne se réalisera pas, semble-t-il, car le monde scientifique a perdu l'usage du latin. La science, entre temps, s'est trouvé un nouveau langage et on ne remonte pas un tel courant. Sans compter qu'avec les moyens mécaniques actuellement à disposition, il sera sans doute beaucoup plus aisé, dans l'avenir, de faire une traduction des œuvres importantes.

Mais le latin garde toute son importance comme élément de culture. Son étude assure une formation de l'esprit et une connaissance en profondeur de la langue française que rien ne peut remplacer. Ce sont là des choses qui ont été dites assez souvent et d'une manière excellente pour qu'on n'ait pas besoin d'y insister. Ajoutons simplement que l'étude du grec accompagne normalement celle du latin. Il est vrai qu'on se sert souvent du grec comme d'un épouvantail pour écarter les élèves de la section classique. De fait, les arguments qu'on avance pour refuser le grec valent aussi pour le latin et l'expérience prouve qu'avec une égale application on n'éprouve pas plus de difficultés dans l'un que dans l'autre. Certains, d'ailleurs, s'appuyant sur des raisons historiques, affectent de préférer le grec, plus ancien et plus original, au latin qu'ils se plaisent à dénigrer. Au total, toutes ces attaques, consciemment ou non, sont dirigées contre les langues anciennes en général, qu'on ne peut pas dissocier et qui exercent ensemble un rôle bienfaisant dans la formation de l'esprit.

L'erreur la plus courante qu'on a commise dans les discussions de ces dernières années au sujet des programmes et des types d'études au degré secondaire, fut, sans doute, d'opposer culture classique et formation scientifique, comme si l'une excluait l'autre, comme s'il n'y avait pas assez de déclarations de la part de savants les plus authentiques pour souligner l'avantage que procure l'étude des langues anciennes à celui qui veut ensuite se consacrer à la science. Car il n'est pas nécessaire, quoi qu'on pense communément, que le futur homme de science soit dès son adolescence enfermé dans les disciplines qui seront plus tard sa spécialité. C'est le contraire qui est vrai, si on veut que cet homme ait la souplesse d'esprit, le sens inventif et la liberté d'allure qui caractérisent le vrai savant.

On ne voit donc pas pourquoi il serait interdit d'allier aux études classiques une préparation à la vie scientifique. La chose d'ailleurs a été tentée, et non sans succès. Au collège Saint-Michel, il existe, depuis plus de cinquante ans, une section latin-sciences, dont la forme est inspirée par les expériences faites en France à cette époque. Après deux ans d'études en commun, les élèves latin-sciences se séparent de leurs camarades au début de la troisième année et remplacent le grec par des mathématiques spéciales, une deuxième langue étrangère, du dessin technique. Pour tout le reste, les cours sont communs. A la fin de la sixième année a lieu le premier examen de maturité qui compte pour la moitié dans le résultat final. En septième et huitième année les scientifiques abandonnent le latin, ayant déjà subi dans cette branche l'examen de maturité, pour consacrer, à côté des langues et de la philosophie, assez de temps aux mathématiques et aux sciences. Ce système d'études a donné de bons résultats et il est avantageux aux scientifiques, à condition qu'ils veuillent bien prendre au sérieux l'étude du latin et ne pas le considérer, dans un esprit sottement pra-

tique, comme une discipline négligeable. Au collège de Saint-Maurice une expérience semblable est en cours depuis quelques années : tous les élèves du gymnase suivent pendant six ans le même programme, latin-grec ou latin-langues modernes, et dans les deux dernières années les uns prennent une orientation littéraire, les autres une orientation scientifique. L'expérience, si on en juge par ses fruits, apparaît heureuse.

Tous les gymnases classiques, considérant que c'était pour un homme cultivé de notre temps une nécessité indiscutable, se sont efforcés de donner à leurs élèves, à côté des langues anciennes, une certaine connaissance des langues modernes, soit par des cours facultatifs, soit par un enseignement obligatoire. On nous a demandé de rapporter les expériences faites à ce sujet au collège Saint-Michel. Disons d'abord qu'on a renoncé à créer, à l'exemple de beaucoup de collèges, une section latin-langues modernes correspondant au type B de maturité reconnu par la Confédération. On a pensé, en effet, que le grec était pour l'ensemble des élèves de la section classique, un élément de culture non négligeable et que l'existence d'une section latin-langues modernes n'apportait aucune solution aux élèves de la section latin-grec qui, eux aussi, doivent connaître les langues vivantes. On a donc préféré introduire dans le programme, à titre obligatoire, durant les quatre dernières années, deux heures par semaine consacrées à une seconde langue étrangère, les élèves ayant le choix entre l'italien et l'anglais. On aurait voulu éviter toute augmentation du nombre des heures d'enseignement. Ce ne fut malheureusement pas possible : le grec a sacrifié deux heures, la chimie et la physique chacune une heure, et ainsi le total s'est trouvé augmenté de quatre heures nouvelles.

Quels résultats peut-on déjà observer de cette expérience qui est en cours depuis l'automne 1954, et selon laquelle le premier groupe d'élèves latin-grec avec deux langues modernes a terminé ses études gymnasiales et passé les examens de maturité en juillet 1958 ? Notons que la plupart choisissent l'anglais. Ils le font peut-être par mode, mais surtout par utilité, la langue anglaise leur paraissant offrir le plus de relations et de possibilités dans le monde d'aujourd'hui. Quelques-uns, cependant, préfèrent l'italien, et cela par goût personnel ou parce que, éprouvant déjà beaucoup de difficultés dans les autres disciplines, ils estiment que cette langue est plus facilement abordable que l'anglais. De l'avis des maîtres qui enseignent cette deuxième langue moderne, les résultats sont bons et parfois excellents. Il arrive même que certains élèves latin-grec, débutant dans cette deuxième langue en cinquième année, dépassent dans cette discipline leurs camarades latin-sciences qui avaient commencé la même étude en troisième année déjà. Il semble que l'effort qu'ils se sont imposé dans les langues anciennes procure à ces élèves un entraînement et une facilité plus grande pour une nouvelle langue vivante. Depuis

trois ans, si on en juge par les notes obtenues en dernière année, sur 95 élèves qui ont passé par ce nouveau système, un seul élève latin-grec a obtenu un résultat insuffisant dans la deuxième langue étrangère. Il s'agit bien entendu d'une étude pratique de cette langue, pour permettre la lecture courante et l'intelligence des textes modernes pas trop difficiles et pour entraîner à la conversation. C'est une initiation qui doit permettre à ceux qui le voudraient de poursuivre plus tard cette étude et de l'approfondir.

Il est malaisé de juger si, par l'introduction d'une deuxième langue étrangère, les résultats ont baissé dans les autres disciplines. L'abandon du thème grec qui, jusqu'alors, existait aux examens de maturité, a été naturellement accompagné d'un recul dans la connaissance de la langue grecque. En outre, il est certain que cette innovation provoque une aggravation du programme, puisque ces élèves ont, dès lors, à mener de front l'étude de cinq langues : la langue maternelle, deux langues anciennes et deux langues modernes. Si la majorité le supporte aisément, les plus faibles ont de la peine à faire face simultanément à des exigences si nombreuses et si diverses.

Remarquons, en terminant, que si cette solution nous paraissait le seul moyen de sauver la section latin-grec au milieu des exigences du monde moderne, elle pouvait être plus facilement envisagée dans un gymnase qui comporte huit années entières, où les jeunes gens entrent après cinq classes primaires et achèvent normalement leurs études gymnasiales au cours de leur vingtième année, à un âge où ils sont capables de dominer de plus nombreuses disciplines et de s'imposer un effort plus soutenu.

E. Cantin,

recteur du Collège Saint-Michel
Fribourg